

FEUILLETON.

DE LA BALLADE DE MARGUERITE DANS LE FAUST DE
GOETHE.

Au rédacteur du *Globe*.

Monsieur,

La France n'a point, comme l'Allemagne et l'Italie, une littérature populaire écrite; mais les habitants du Languedoc et de la Provence se sont transmis, depuis un laps de temps, qui il serait peut-être difficile de préciser, des chansons et des contes qui présentent quelquefois des idées grandes et morales et dont le style est toujours pittoresque et expressif. Ma mère avait une vieille domestique fort complaisante, et qui avait bien dans sa mémoire autant de récits qu'en contiennent les *Mille et une Nuits*; elle aurait lutté contre *Scherhazade*. Je n'ai jamais oublié un de ces contes dans lequel un paysan devenu veuf s'était remarié quoique père de deux petits enfants; les mœurs du peuple, dans la contrée où je suis né, condamnent ces sortes d'unions, et un charivari ne manque jamais de troubler la première nuit du veuf ou de la veuve qui convale à de nouvelles noces. La marâtre de mon conte est brutale, cruelle et même féroce. La marâtre de mon conte est brutale, cruelle et même féroce, car elle fait mourir, à force de mauvais traitements, le jeune fils de son mari, le coupe par morceaux, et après l'avoir fait cuire, l'envoie à son père qui travaille aux champs, et qui le mange croyant que c'est un court-bouillon de chevreau; la sœur de ce malheureux enfant est témoin de cette barbarie, et c'est elle qui,

par ordre de la marâtre, porte à son père ce ragoût digne de Thyeste ou de Fajol; mais la peur d'éprouver le même sort la rend muette; cependant elle recueille les os de son frère, les enterre avec soin, et afin de reconnaître le lieu où elle les dépose, elle y plante un arbrisseau sur lequel un oiseau ne tarde pas à venir chanter. Voici les paroles que la jeune fille croit distinguer dans son ramage:

Ma maistrô,
Fique pastro,
M'a boulit
È perboulit:
Moun paire,
Lou laouraire,
M'a maniat
È rouségat:
Ma suroto
La Lisoto
M'a plourat
È sospirat

Tous un allre
M'a entarrat.
Eliou, tsiou, tsiou,
Encaro soui biou.

Lorsque je lus pour la première fois le Faust de Goethe, je ne fus pas peu surpris d'y trouver ces vers presque littéralement traduits; c'est la pauvre Marguerite qui, après avoir noyé son enfant et perdu le sens, les chante dans sa prison. Les voici pris dans la traduction de M. Albert Stapfer:

Ma mère,
La catin,
Qui m'a tuée!
Mon père,
Le coquin,
Qui m'a mangée!
Ma jeune sœur,
A la faveur
De la nuit sombre,
En un lieu frais,
Que je connais
A l'ombre,
Jeta mes os
Dans des roseaux,
Sous un saule